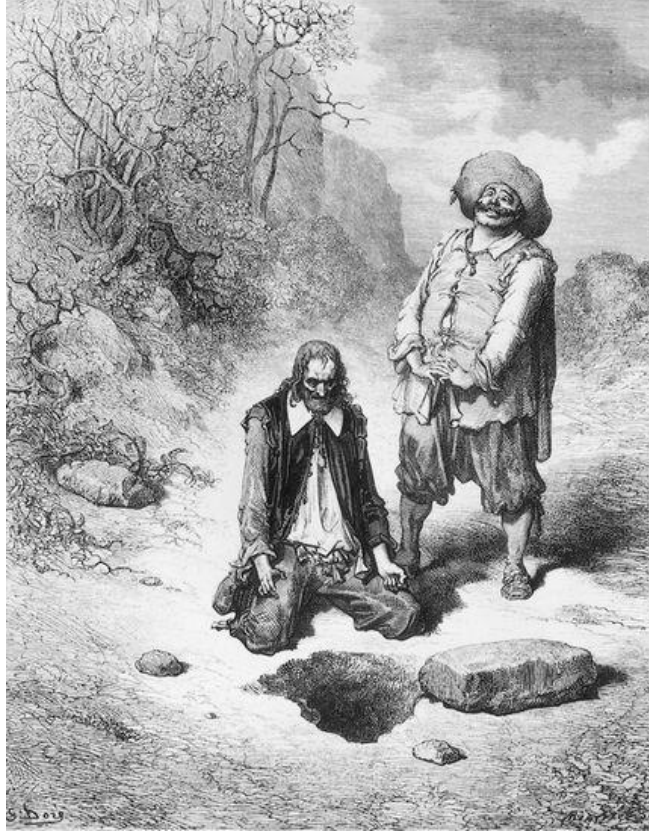


# CAMP D'AUTOMNE



## LE TRÉSOR PERDU DE PIERRE DE LEGARDEUR



## Histoire

Simon Cartier est un chasseur de trésor de renommée internationale. Depuis plus de 15 ans il parcourt la planète à la recherche des plus grands trésors disparus pour le compte des gouvernements et des musées. Son objectif est de rendre accessible au public les richesses oubliées de notre histoire car chaque trésor a son histoire.

Ses recherches actuelles portent sur le trésor perdu du Sieur Pierre De Le Gardeur Seigneur de Repentigny et de Lanaudière de 1600 à 1647 et Président de la compagnie des cent associés responsable de la traite avec les Amérindiens.

En 1622 Le Gardeur envoya 6 négociants délégués avec un coffre de pierres précieuses et de pièces d'or afin de commercer avec un nouveau peuple, les Atikameq. Cependant aucun d'eux ne revinrent à Repentigny. Selon ce que l'on croit ils furent décimés par la maladie et tous périrent dans l'année 1623. En 1627 un squelette fut retrouvé avec une carte dessinée à la main serrée contre lui. Cette carte montrerait l'endroit où le précieux coffre fut enfoui. Cependant les pluies abondantes de 1626 furent en sorte que la rivière Noire sortit de son lit créant ainsi le lac St-Calixte. Ce qui rendit impossible la récupération du trésor de Le Gardeur.

Les années passant le trésor fut oublié le lac s'assécha et la carte du trésor fut perdue. Ce n'est qu'en 2013 que la carte fut retrouvée par un des descendants de Le Gardeur il entreprit les recherches mais mourut dans un accident de VTT sur le site même de la Fondation des grands pins. La carte fut de nouveau perdue et aujourd'hui il n'en reste qu'un parti entre les mains de Simon Cartier.

Il tente maintenant de trouver les parties de carte manquantes et ultimement les Trésor de Pierre de Le Gardeur.

## ***Légende : Le souterrain secret***

Ce matin là, je recevais une dame d'une cinquantaine d'années, Renée L. qui souhaitait louer mes services pour retrouver, m'avait-elle dit, un petit trésor caché jadis par sa grand-mère. La dite grand-mère, toujours en vie, était désormais placée en maison de retraite, à quelques kilomètres seulement de chez moi. Je dois dire que, outre le contexte humain toujours un peu triste dans ce genre de recherches, j'aime beaucoup de type d'affaire, car il y a très souvent un véritable trésor à la clé. En effet, tous les protagonistes étant encore en vie, on n'est pas encore tout à fait dans la légende familiale et plus qu'un trésor, on recherche un objet perdu. Je reçus donc Mme L. qui m'apporta de nombreuses photos de la maison habitée autrefois par la grand-mère.

Le trésor recherché n'était autre que les bijoux de la vieille dame sans doute cachés puis, inconvenant de la vieillesse, oubliés au fond de leur écrin, quelque-part dans cette vaste maison de près de mille mètres carrés habitables (un ancien hôpital). La partie n'était pas gagnée d'avance, dans de telles conditions. C'est pourquoi je décidai de rendre une petite visite à la vieille dame atteinte, m'avait-on dit, de cette terrible maladie qui fait perdre la tête.

La semaine suivante, j'arrivai donc à la maison de retraite, perdue dans la pinède provençale. Une charmante infirmière me conduisit dans le jardin, jusqu'à une dame en fauteuil roulant. J'avais demandé à ma cliente de rencontrer sa grand-mère seul à seul, ce qu'elle avait accepté, car justement, elle travaillait ce jour-là. La vieille dame, qui s'appelait Lucette, me reconnut comme son petit-fils Julien, le frère donc de ma cliente. L'infirmière tenta de lui expliquer que j'étais simplement un ami de sa petite fille, mais rien n'y fit, je restai Julien, durant les deux heures que je passais en sa compagnie. J'eus droit à d'innombrables histoires de familles aussi rocambolesques les unes que les autres, très certainement mélange de réalité déformée et d'imaginaire. Ce que je compris, c'est que les relations familiales entre la vieille dame et sa fille n'étaient pas au beau fixe et que les seuls contacts qu'elle avait depuis des années étaient avec ses deux petits-enfants.

Puis, soudain, comme on tourne un bouton radio, le discours devint parfaitement clair et compréhensible. Un peu comme si l'on regardait une chaîne cryptée depuis une heure et que l'on allume enfin le décodeur. Lucette se pencha vers moi, me prit le bras et me chuchota à l'oreille : « Tu sais ce qui me fait plaisir ? C'est que ta mère ne trouvera jamais les bijoux, car je les ai cachés dans le souterrain ». Je fis un bond sur ma chaise, et lui demandai de quel souterrain il s'agissait. Elle eut un petit sourire, mit un doigt sur sa bouche et me fit un clin d'œil. C'était fini, déjà ses yeux étaient redevenus inexpressifs et elle repartit dans ses délires familiaux.

L'affaire prenait donc une tournure intéressante. J'étais maintenant fixé, il y avait bien un trésor de famille reposant dans un souterrain, sous la maison. En sortant de la maison de retraite, j'appelai ma cliente pour lui demander des précisions sur ce fameux souterrain. Elle parut tomber des nues. À sa connaissance, il n'y avait aucun souterrain sous la maison. Mais il est vrai que, vu les relations tendues entre sa mère et sa grand-mère, elle n'était pas venue très souvent visiter cette demeure.

Rendez-vous fut donc pris pour la semaine suivante. La maison de Lucette était située dans un petit village du sud de la France. Un petit village tout ce qu'il y a de plus calme. La bâtisse était imposante. Donnant sur la rue principale, elle étirait sa façade sur plusieurs dizaines de mètres. En faisant quelques recherches, j'avais appris qu'elle datait des années 1750 et qu'elle avait servi successivement de couvent, d'hôpital, d'office notarial et même d'école et de mairie. Vu la superficie à

explorer, j'avais demandé à un ami de m'accompagner. Il y avait aussi un jeune journaliste, qui suivait l'affaire « caméra au poing ».

Mon premier souci fut de localiser le souterrain, ce qui fut, finalement, chose facile. En effet, au centre de la cour, trônait un vieux puits qui attira immédiatement mon attention. Il fallut dégager de lourdes planches qui en interdisait l'accès. Un rapide coup de lampe à l'intérieur me confirma ce que je pressentais.

Tous les souterrains ont une bouche d'aération et, souvent, cette bouche donne dans l'ancien puits de la maison. Bingo 🟢 ! Là, à deux mètres à peine du bord de la margelle, s'ouvrait une petite niche, suffisamment grande pour que l'on puisse s'y glisser. L'opération restait toutefois relativement dangereuse, d'autant plus que nous n'avions pas le matériel pour entamer une descente en rappel, jusqu'à l'orifice. Il fallait trouver une autre solution. Je repérai donc l'axe de la bouche d'aération et je décidais d'utiliser un radar de sol afin de repérer plus précisément le tracé du boyau dont le « toit » ne devait pas se trouver à plus de 80 cm de profondeur. Très vite, une ligne bleue apparut sur l'écran de visualisation. Elle se dirigeait vers la maison, puis s'enfonçait sous la masse colossale du bâtiment. A l'intersection, je sondai un vieux mur décrépît à l'aide d'une massette, il sonnait creux. A tous les coups, il y avait là une entrée dissimulée.

Avant de défoncer le mur, je perçai un trou pour y faire passer le flexible de ma caméra fibroscopique à tête éclairante. Il me sembla distinguer, sur l'écran de contrôle, le départ d'un escalier. La suspicion était suffisante pour que j'en avertisse ma cliente, qui donna son feu vert pour la démolition du mur. De toute évidence, les briques qui servaient à obturer l'entrée étaient bien plus récentes que les pierres périphériques. Probablement que l'ancienne propriétaire avait fait murer l'ancienne porte menant au fameux souterrain. Renée n'en croyait pas ses yeux. Elle habitait la maison depuis plusieurs années, et jamais elle ne s'était doutée de l'existence de cette entrée. En fait d'escalier, il n'y avait que deux marches, puis un vide de un mètre cinquante. Il nous fallut aller chercher un petit escabeau pour descendre. L'odeur qui régnait dans le sas du souterrain, était un peu écoeurante. Ça sentait très fort le moisi et il régnait une humidité étouffante. De grandes toiles d'araignée barraient le passage, chargées de poussières accumulées au fil des ans. Un premier couloir conduisait au puits. Un second boyau, beaucoup plus long, partait perpendiculairement à cette première galerie. Le goulet menant au puits ne mesurait que quelques mètres et fut vite passé au détecteur de métaux. Rien ! L'exploration de la seconde voie demanda un peu plus de temps. Nous plongeâmes dans l'inconnu, à la lueur falote de nos torches. Il fallait pratiquement progresser de profil, tant le goulet était étroit. Passer le détecteur dans ces conditions n'était vraiment pas aisé.

Le journaliste peinait, avec sa caméra sur l'épaule, dans cet environnement exiguë, mais c'était un vrai pro et il filmait sans discontinuer.

Il nous fallut plusieurs heures pour explorer les parois. Je pensais sans cesse à Lucette, cette vieille dame aujourd'hui en fauteuil, et je l'imaginai, quinze ou vingt ans plus tôt se faufilant à la lueur vacillante d'une lampe tempête dans cet espace clos pour cacher... je ne sais quoi. Puis, soudain, ce fut l'instant magique. Le détecteur se mit à sonner, avec ce son qui ne trompe pas. C'est mon ami qui trouva la cache en premier, tout simplement derrière une pierre, pas même jointée : un pot en verre très lourd (1 kg) contenant pas moins de... 150 pièces de 20 f or.

## Le trésor de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon

Pour situer l'action, Villeneuve-lez-Avignon est une commune du Gard de près de 12 000 habitants. Une commune pétrie d'Histoire, puisqu'elle se situe à quelques minutes de l'ancienne cité des papes, Avignon.

C'est donc là, dans cette plaine bordée par le Rhône que se cacherait, depuis plus de deux siècles, un fabuleux trésor caché par les moines chartreux aux heures sombres de la Révolution.

La chartreuse du Val de Bénédiction, à Villeneuve les Avignon fut fondée en 1356 par le pape Innocent VI pour remercier la Vierge de l'avoir préservé de la peste. Cette chartreuse fut la deuxième construite en France, après la Grande Chartreuse de Grenoble. Aux heures incertaines de la Révolution française, les chartreux de France durent, afin de sauver leur vie, quitter leurs monastères et émigrer vers des cieux plus cléments. Leurs possessions furent détruites, ou converties en biens nationaux et vendues pour des sommes parfois dérisoires aux amis de la République. Il en fut ainsi de la chartreuse de Villeneuve les Avignon qui était alors la plus riche chartreuse de France. Elle abritait près de 100 personnes dont 24 pères et 30 frères convers, et un nombre à peu près égal de domestiques et d'ouvriers.

En 1792, les conventionnels, pressés de remplir les caisses vides de la nouvelle République, écumaient, un peu partout en France, églises et monastères à la recherche d'or, d'argent et de bronze pour alimenter le trésor public.

Les émissaires parisiens, ne s'embarrassaient pas de principes moraux. Ils prenaient tout, de la menue monnaie aux ciboires et calices précieux et jusqu'aux cloches, réquisitionnées pour être fondues et transformées en fût de canon, voire même en monnaie, les fameuses monnaies en métal de cloche portant toujours l'effigie du roi Louis XVI.

Mais beaucoup de provinciaux n'étaient pas acquis aux nouvelles idées et aux méthodes de la République et, de toute manière, pas question de laisser ces soudards arrogants piller les biens du culte, déposés depuis des siècles au pied des autels tant par de riches personnages que par leurs propres pères, grand-père et arrières grand-père. Aussi, de nombreuses richesses furent soigneusement cachées par les paroissiens eux-mêmes et le demeurent encore aujourd'hui, la plupart des gens dans le secret étant décédés durant cette période. De fait, lorsque les conventionnels poussèrent les lourdes portes de la chartreuse désormais abandonnée, de Villeneuve-lez-Avignon, ils n'y trouvèrent qu'un maigre butin.

Si l'on en croit l'inventaire dressé à cette époque, les conventionnels trouvèrent dans deux armoires fortes hollandaises, datant du dix septième siècle, incrustées d'ivoire et constituées de mille essences de bois différents, un butin certes intéressant, mais bien loin de ce qu'ils auraient pu espérer découvrir. Il y avait là, 120 pièces d'or ; 935 pièces d'argent ; un peu plus de 2000 monnaies courantes... rien. Une de ces armoires est aujourd'hui conservée au musée de Villeneuve. Elle a été restaurée par Catherine Auguste. Bien-sûr, il faut aussi rajouter à cette liste, des tableaux de maîtres, dont certains ont pu être récupérés et sont exposés au musée de Villeneuve, des milliers de livres dont certains extrêmement rares et, bien sûr, les cloches.

Or, un inventaire réalisé par les moines eux-mêmes, quelques mois plus tôt recense une quantité de richesses bien différentes. Il faut dire que la chartreuse possédait de très nombreuses terres

dont les revenus étaient plus que conséquents. Par ailleurs, de très nombreux hauts personnages, désireux d'acheter leur salut, ou tout simplement pour remercier le ciel d'une guérison, d'une protection ou d'un quelconque bienfait n'hésitaient pas à faire de très riches présents, dons et legs aux œuvres de la chartreuse. Dans ce premier inventaire sont notamment recensés des calices, des croix en or, des ciboires, la chasuble personnelle du pape Innocent VI, dont le corps repose d'ailleurs dans la chartreuse. Des richesses que les pères chartreux n'ont certainement pas pu emporter, vu les circonstances de leur départ. En effet, les moines se doutaient bien que, dans leur exil, ils seraient contrôlés, voire fouillés et que leurs biens seraient immanquablement saisis. Et puis la totalité de leur trésor devait représenter des centaines de kilos et des mètres-cube. Difficile de passer inaperçu dans la tourmente et sur les chemins tortueux du salut.

Pourtant, les pères avaient curieusement emmené quelques objets avec eux. Et notamment deux tableaux : « le trompe-l'œil » de Forbera et « la chute des anges rebelles » de Boterie. Pourquoi ces deux œuvres qui ne représentaient, au final, qu'une bien faible valeur face à certaines toiles de maîtres jalousement gardées dans le trésor du monastère, comme le Couronnement de la Vierge d'Enguerrand Quarton, l'un des chefs-d'œuvre de la peinture française du XVe siècle (1453-1454) ? C'est curieux en effet. Mais que représentaient donc ces toiles ? Le trompe-l'œil, aujourd'hui conservé au musée Calvet d'Avignon, figure un chevalet de peintre sur lequel sont accrochées différentes œuvres picturales. On y reconnaît, notamment, une huile de Poussin, « l'empire de Flore » et une ébauche à la sanguine de cette même œuvre ; un croquis de Pérelle ; un portrait de Teniers et un paysage de Leclerc.

Ce tableau, qui était une commande spéciale de la chartreuse présente des caractéristiques qui peuvent laisser penser qu'une symbolique pourrait y être cachée. Le tableau de Poussin présente plusieurs anomalies : il est inversé, par rapport à l'œuvre originale, tout comme la sanguine ; des drapés couvrent les poitrines et la nudité d'Ajax est également dissimulée par un petit tableau opportunément cloué en bas à droite, sur le chevalet. Simple pudibonderie ou sens caché ? Difficile de le déterminer à ce stade.

Mais d'autres détails ont retenu l'attention de plusieurs chercheurs. On peut voir sur « le trompe l'œil » en plus de cette représentation de « l'empire de flore », des œuvres d'autres peintres tels : Leclerc, Pérelle, Teniers... autant de peintres contemporains de Forbera, dont le vrai nom était Fort-Bras dont les noms sont composés, à l'instar du pseudonyme de Forbera, de sept lettres. Un chiffre hautement symbolique pour les chartreux dont l'ordre fut conçu, faut-il le rappeler, par sept fondateurs.

Enfin, il faut aussi remarquer, tout au bas de l'œuvre, qu'une toile...